

LE PAYS D'AUGE ROMANTIQUE

Première partie

Gérard Gengembre¹

Plusieurs régions normandes ont eu le privilège d'être décrites et célébrées par de grandes plumes, comme le Cotentin de Barbey d'Aurevilly ou le pays d'Ouche de La Varenne. Parfois servant simplement de cadre, donnant fréquemment lieu à des descriptions à l'époque romantique, tant dans la fiction que la poésie, le pays d'Auge a bénéficié des mêmes privilèges littéraires, mais la plupart des auteurs de ces pages n'occupent pas le même rang dans le patrimoine littéraire que les écrivains consacrés. Il s'agit là d'une injustice, car leur mérite n'est nullement négligeable.

Voici un premier exemplier dédié à Astolphe de Custine, Ulric Guttinguer et Alexandre Dumas. Un second traitera d'autres auteurs, comme Amable Tastu, Octave Féré ou Rose Harel.

Surtout connu aujourd'hui pour sa *Russie en 1839* paru en 1843, **Astolphe de Custine** (1790-1857)



a vécu une partie de sa vie, entre 1803 et 1831, au château de Fervaques, près de Livarot, propriété de sa mère Delphine de Custine (1770-1826), belle figure de femme cultivée et artiste, amie très proche de Chateaubriand. Parmi sa production romanesque, que l'on redécouvre aujourd'hui, *Le Monde comme il est* (1835), centré sur la passion amoureuse tragique entre une jeune femme laide, Mlle de Senaer, et M. d'Offlize, apparaît par certains côtés comme un roman à clé. S'il situe son intrigue en Suisse normande, la campagne décrite emprunte bien des traits à celle du pays d'Auge, et le château d'Offlize ressemble fort à

celui de Fervaques. Les Normands, en revanche, ne sortent guère indemnes de ce texte qui les peint avec férocité, traitement qu'il inflige également à la noblesse parisienne.



Extrait :

« Qui a jamais entendu à Paris des bords de l'Orne ? Quel peintre nous a révélé les beautés pittoresques de la sauvage et profonde vallée qu'arrose cette rivière ? Hors quelques propriétaires, plus occupés du prix des bois et du taux auquel s'affirme leur prairie que des agréments d'une contrée agreste, je ne connais personne ici qui sache nous dire l'élévation des rochers de Pont-d'Ouilly, ni combien les eaux de Pont-Écrepin sont vives, ni l'effet imposant des hauts coteaux couverts de bois et de genêts qui bordent le cours tortueux de l'Orne, à l'entrée du Bocage Normand. Ce pays, si riche en beaux sites, commence pourtant à cinquante lieues de Paris et la nature y déploie toute sa variété, tout son éclat. Mais ce luxe ignoré est perdu pour des âmes pauvres, anti-poétiques, et qui ne comprennent de la vie que les combinaisons de l'intérêt et de la vanité. »

¹ Je remercie chaleureusement mon amie Samantha Caretti, brillante doctorante, à qui je dois plusieurs références précieuses.

Poète renommé² et romancier de qualité, fréquentant le salon de l'Arsenal tenu par Charles Nodier, ami de Victor Hugo, connu dès 1824 par un poème paru dans *La Muse française*, le rouennais **Ulric Guttinguer** (1787-1866), dans *Arthur ou Religion et solitude* (1834, puis 1836), roman à forte teneur autobiographique, décrit un paysage augeron tout imprégné de spiritualité, où la nature procède de la bonté divine et l'illustre. Figurant dans *Les Deux âges du poète* (1846), quelques-unes de ses poésies l'évoquent également ce paysage. On connaît sans doute plus son *Jumièges* de 1839, que nous excluons ici puisque l'abbaye n'est pas un monument augeron.



Sous forme de confession, *Arthur* est organisé en huit parties. Le narrateur voyage pour dissiper son remords et ses chagrins issus d'une passion amoureuse et se plonge dans la lecture de la Bible et des écrivains religieux ou spiritualistes, de Joseph de Maistre à Lamennais, de Bossuet à Fénelon. Séjournant dans le pays d'Auge, pour achever sa conversion, il décide d'écrire ses pensées et leur ajoute des fragments et des portraits de Ballanche, Saint-Martin, Lamartine, Lacordaire, ainsi que des extraits du *Volupté* de Sainte-Beuve. Ami de ce dernier, Guttinguer lui avait fourni des matériaux pour *Arthur*, un roman qui restera inachevé et d'où naîtra *Volupté* (1834). Guttinguer décidera alors de composer son propre *Arthur*.

Extrait :

— Me voici depuis quelques jours occupé du défrichement d'une portion de terre hérissée de ronces et de buissons, sur laquelle je rêve déjà des pommiers et des cerisiers en fleurs, une herbe fraîche et ces *tranquilles* marguerites, comme les appelle *Obermann*³ dans une de ses bonnes inspirations.

La beauté des derniers jours de l'automne favorise ce travail difficile, et diminue de quelque chose la fatigue des terrassiers, que, du reste, je n'entends jamais murmurer, ni se plaindre.

La plupart se lèvent avant le jour, pour arriver à l'heure où commence le travail. Une distance assez longue les sépare de mon habitation ; des chemins toujours difficiles et souvent impraticables, qu'il faut reprendre le soir après de rudes fatigues. Plusieurs ont des femmes ou des enfants malades, qui consomment ce peu d'argent qu'ils gagnent avec tant de peine !

Mais tous sourient à ce beau temps inespéré des jours avancés de l'automne ; leurs conversations plus animées que de coutume, renferment, entre autres, une phrase que j'entends depuis quelques jours avec un attendrissement inexprimable ; elle est répétée, commentée sur tous les tons, de toutes les manières, avec des inflexions de voix qui me vont à l'âme :

« Quel beau temps pour *nos blés* ! — Précieux temps ! — Monsieur, voilà un bien beau temps pour nos blés ! »

2 Ainsi salué par Musset en juillet 1829 :

Ulric, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les hérons plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,
Comme un soldat vaincu brise ses javelots.

Ainsi, nul œil, Ulric, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé !
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir près de moi, tu vas triste et courbé.

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux,
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

3 . Roman d'Étienne Pivert de Senancour (1770-1846) publié en 1804. Le titre original s'orthographie *Oberman*. Le « n » supplémentaire apparaît dans l'édition de 1833. Les romantiques prisèrent fort cette œuvre dont le héros éponyme est dévoré d'inquiétude, de doutes et d'ennui. Rêveries et descriptions de la nature y abondent.

Pauvres gens ! ils m'émeuvent et m'instruisent profondément.

En les regardant, je suis arrivé à goûter une indicible joie, rien qu'à voir rayonner ce beau et doux soleil sur un arbre que j'ai planté, et à trouver le strict nécessaire proprement servi sur ma table; rien qu'à jouir du silence, de la retraite, de la lecture, ou d'une innocente occupation ; et je m'écrie vingt fois le jour, comme les Pères des déserts : « Seigneur, c'est assez ! je mourrai de douceur si vous ne modérez ma joie. » Mais eux disaient cela après avoir bu de l'eau du désert et mangé des racines ; il est vrai que c'était aussi après avoir prié. — Nourriture céleste et abondante qui donne à tout une exquise saveur ! — Comme cet ordre de pensées et ce genre de vie calment et réparent l'âme ! Que le silence de ces bois dépouillés, mais tranquilles sous le soleil d'automne, est pénétrant et instructif ? Que de tableaux attachants, fertiles pour l'âme en sainte espérance, et en confiance infinie aux bontés de Dieu !

Les jours les plus riants de la belle saison, tout splendides qu'ils sont de fleurs ou de fruits, n'ont pas ce charme des jours de labeur protégés par des temps cléments et favorables. Le travail de l'homme, s'unissant aux soins de la Providence, a quelque chose de saint, d'attendrissant qui ne saurait se rendre.

Dans les beaux jours, tout est bien; mais on oublie souvent comment cela est venu ; le mot de *nature* semble exprimer tout ; mais, aux jours mêlés de l'automne, on voit avec reconnaissance et un intérêt qui améliore le cœur, ce qu'il en coûte à l'homme pour rendre la terre riante et féconde. Rien n'élève et n'ennoblit davantage. C'est là aussi une union sainte avec Dieu. [...]

J'arrête souvent mon cheval au milieu des chemins ruraux que je traverse de préférence, et je demeure attendri jusqu'au fond du cœur des tableaux qui s'offrent à moi : Voici les charrues actives qui passent sous les pommiers jaunis ; le sac de bon grain est debout au milieu du champ, que parcourt en tous sens la herse traînée par de bons jeunes et vieux chevaux, qu'on a soin d'atteler ensemble, image de la vigueur et de l'expérience unies. La terre destinée à la semence a un aspect d'ordre qui est une véritable beauté.



Demain, ces blés seront faits, *bien faits*, comme on dit. Le laboureur prendra quelque repos. Jusque là, il ne se donnera point de trêve : ce sera l'occupation et l'entretien de tous ses moments.

Peu de jours sont passés, et déjà ces blés, comme les gazons d'un parc anglais, s'étendent au loin avec des nuances et des ombres variées jusqu'aux bords des chemins et le long des haies des fermes. Il y en a des plaines immenses qui sont la part des riches, et de petits coins qui sont le trésor du pauvre, et qu'il entoure et veille avec un soin plein d'affection. Tout auprès on sent le parfum des pommes qu'on récolte dans les enclos, et qui tombent sur l'herbe verte encore, parmi les larges feuilles sèches qui s'échappent des arbres secoués, comme des pluies d'or.

Dans *Pauline* (1838), **Alexandre Dumas** (1802-1870) accorde une grande importance à un pays d'Auge agité par l'activité criminelle de bandits où il peut mettre en scène des aventures rocambolesques.



Voici le résumé de l'intrigue :

En 1830, la jeune Pauline de Meulien rencontre, au cours d'une chasse, l'étrange Horace de Beuzeval, récemment revenu des Indes avec une réputation de beau sang froid. Elle l'épouse, intriguée

cependant par quelques étranges habitudes de son mari et de ses deux amis.

Un jour, Horace annonce qu'il doit s'absenter afin d'aller chasser en Normandie en compagnie de ses amis. Pauline est inquiète, car on ne parle dans les journaux que des bandits qui sévissent dans cette région. Elle décide d'aller rejoindre son époux. Mécontent, il s'absente aussitôt pour deux jours. Osant malgré sa terreur emprunter un passage secret, elle découvre horrifiée que son mari et ses compagnons sont les bandits recherchés, et elle est témoin du meurtre d'une jeune Anglaise. De peur qu'elle ne les dénonce, son mari l'enferme dans le cachot d'une abbaye, lui offrant le choix de mourir lentement d'inanition ou rapidement, tuée par le poison qu'il lui laisse.

Heureusement, Alfred de Nerval, ancien amoureux silencieux de Pauline, pris dans une tempête en mer, s'échoue tout près de cette abbaye. Alfred voit quelqu'un en sortir et décide aussitôt de revenir pour découvrir ce qui s'y cache. Entre-temps, il apprend le décès de Pauline mais, parvenant à son chevet, comprend qu'il ne s'agit pas d'elle, mais d'une inconnue.

Il se rend de nuit à l'abbaye où, par de sombres couloirs, il parvient à un cachot où il retrouve Pauline, presque morte. Il la sauve et s'enfuit avec elle en Angleterre, où il prend soin d'elle comme un frère. Un jour, Alfred reçoit une lettre de sa mère lui annonçant les fiançailles de sa sœur avec Horace. Aussitôt, il se rend à Paris, défie Horace et le tue en duel. Pauline, apprenant la nouvelle par les journaux, retombe dans ses souffrances. Le couple se rend en Suisse et en Italie, pour permettre à Pauline de se soigner. Hélas, Pauline, dans un dernier soupir, jure à Alfred un amour éternel et meurt.



Extrait :

Au Havre j'appris que Dauzats et Jadin étaient de l'autre côté de la Seine, dans un petit village nommé Trouville⁴ : je ne voulus pas quitter la France sans serrer la main à deux camarades d'atelier. Je pris le paquebot ; deux heures après j'étais à Honfleur et le lendemain matin à Trouville : malheureusement ils étaient partis depuis la veille. Tu connais ce petit port avec sa population de pêcheurs ; c'est un des plus pittoresques de la Normandie. J'y restai quelques jours, que j'employai à visiter les environs ; puis, le soir, assis au coin du feu de ma respectable hôtesse, Mme Oseraie, j'écoutais le récit d'aventures assez étranges, dont, depuis trois mois, les départements du Calvados, du Loiret et de la Manche étaient le théâtre. Il s'agissait de vols commis avec une adresse ou une audace merveilleuse : des voyageurs avaient disparu entre le village du Buisson et celui de Sallenelles. On avait retrouvé le postillon les yeux bandés et attaché à un arbre, la chaise de poste sur la grande route et les chevaux paissant tranquillement dans la prairie voisine. Un soir que le receveur général de Caen donnait à souper à un jeune homme de Paris nommé Horace de Beuzeval et à deux de ses amis qui étaient venus passer avec lui la saison des chasses dans le château de Burcy, distant de Trouville d'une quinzaine de lieues, on avait forcé sa caisse et enlevé une somme de 70 000 francs. Enfin le percepteur de Pont-l'Évêque, qui allait faire un versement de 12 000 francs à Lisieux, avait été assassiné, et son corps, jeté dans la Touques et repoussé par ce petit fleuve sur son rivage, avait seul révélé le meurtre, dont les auteurs étaient restés parfaitement inconnus, malgré l'activité de la police parisienne, qui, ayant commencé à s'inquiéter de ces brigandages, avait envoyé dans ces départements quelques-uns de ses plus habiles suppôts. Ces événements, qu'éclairait de temps

4 Dumas raconte son séjour à Trouville dans les chapitres 206 et 208 de ses *Mémoires*. On peut les lire en ligne sur l'excellent site dumaspere.com.

en temps un de ces incendies dont on ignorait la cause, et qu'à cette époque les journaux de l'opposition attribuaient au gouvernement, jetaient par toute la Normandie une terreur inconnue jusqu'alors dans ce bon pays, très renommé pour ses avocats et ses plaideurs, mais nullement pittoresque à l'endroit des brigands et des assassins. Quant à moi, j'avoue que je n'ajoutais pas grande foi à toutes ces histoires, qui me paraissaient appartenir plutôt aux gorges désertes de la Sierra ou aux montagnes incultes de la Calabre qu'aux riches plaines de Falaise et aux fertiles vallées de Pont-Audemer, parsemées de villages, de châteaux et de métairies. Les voleurs m'étaient toujours apparus au milieu d'une forêt ou au fond d'une caverne. Or, dans tous les trois départements, il n'y a pas un terrier qui mérite le nom de caverne et pas une garenne qui ait la présomption de se présenter comme une forêt. Cependant force me fut bientôt de croire à la réalité de ces récits : un riche Anglais, venant du Havre et se rendant à Alençon, fut arrêté avec sa femme à une demi-lieue de Dives, où il venait de relayer : le postillon, bâillonné et garrotté, avait été jeté dans la voiture à la place de ceux qu'il conduisait, et les chevaux, qui savaient leur route, étaient arrivés au train ordinaire à Ranville, et s'étaient arrêtés à la poste, où ils étaient restés tranquillement jusqu'au jour, attendant qu'on les dételât : au jour, un garçon d'écurie, en ouvrant la grande porte, avait trouvé la calèche encore attelée et ayant pour tout maître le pauvre postillon bâillonné. Conduit aussitôt chez le maire, cet homme déclara avoir été arrêté sur la grande route par quatre hommes masqués qui, par leur mise, semblaient appartenir à la dernière classe de la société, lesquels l'avaient forcé de s'arrêter et avaient fait descendre les voyageurs ; alors l'Anglais ayant essayé de se défendre, un coup de pistolet avait été tiré : presque aussitôt il avait entendu des gémissements et des cris ; mais il n'avait rien vu, ayant la face contre terre : d'ailleurs, un instant après, il avait été bâillonné et jeté dans la voiture, qui l'avait amené à la poste aussi directement que s'il eût conduit ses chevaux, au lieu d'être conduit par eux. La gendarmerie se porta aussitôt vers l'endroit désigné comme le lieu de la catastrophe : en effet on retrouva le corps de l'Anglais dans un fossé : il était percé de deux coups de poignard. Quant à sa femme, on n'en découvrit aucune trace. Ce nouvel événement s'était passé à dix ou douze lieues à peine de Trouville ; le corps de la victime avait été transporté à Caen : il n'y avait donc plus moyen de douter, eussé-je même été aussi incrédule que saint Thomas, car je pouvais, en moins de cinq ou six heures, aller mettre comme lui le doigt dans les blessures.

BIBLIOGRAPHIE

Custine Astolphe de, *Le Monde comme il est*, suivi d'*Ethel*, éd. Alex Lascar et Marie-Bénédicte Diethelm, Classiques Garnier, 2019.

Dumas Alexandre, *Pauline*, Gallimard, éd. Anne-Marie Callet-Bianco, coll. « Folio classique », 2002 ; également disponible en version numérique à l'adresse <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Dumas-Pauline.pdf> et sur Wikisource.

Guttinguer Ulric, *Arthur*, avec l'*Arthur* de Sainte-Beuve, éd. Bernard Gendrel, Classiques Garnier, 2017.